

*Aux héroïques Boers!*

EDMOND DUESBERG

LA

# JUSTICIÈRE

PIÈCE EN UN ACTE

  
EDMOND DUESBERG  
AUTEUR DRAMATIQUE  
95, B<sup>e</sup> St-Michel, 95  
PARIS

PARIS

BARBRÉ, ÉDITEUR

12, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12

1899

Tous droits réservés

W. J. LEYDS  
Frøstmalag 887  
GRAVENHAGE.

12780

A  
Monsieur le D<sup>r</sup> Leyds!  
Représentant  
de la République du Transvaal,  
à Bruxelles,  
j'offre respectueusement  
cette pièce

et  
je fais des vœux ardents  
pour  
le triomphe de ses vaillants  
Compatriotes

Edmond Dresberg

Paris, le 20 novembre 1899

# LA JUSTICIÈRE

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à \_\_\_\_\_, sur le théâtre  
le \_\_\_\_\_.

*Direction :*

## DU MÊME AUTEUR

---

### A LA MÊME LIBRAIRIE

- L'ANNONCE, comédie en un acte.  
LES SABOTS, comédie en un acte (Beaumarchais.)  
L'ONCLE IMPROMPTU, comédie en un acte.  
LE PÈRE RICHEL, pièce en un acte, en vers (Vivienne.)  
EN PAYS DE CONNAISSANCE, comédie en un acte (Montparnasse.)  
LA GLORIOLE, comédie en un acte, en vers.  
LES LETTRES ANONYMES, comédie en un acte.  
SÉBASTIEN LA RUELLE, drame en quatre actes.  
LA RUPTURE, pièce en trois actes (Tivoli.)  
LES ÉCRIVASSIERS, comédie en trois actes, en vers.  
CÉLESTIN, comédie en un acte.  
PAUL MÉRAN, pièce en trois actes (Château-d'Eau.)  
L'OUBLIÉE, pièce en deux actes.  
DÉCORÉ ! comédie en un acte (Déjazet.)  
GUERRE AUX PIANOS ! comédie en un acte (Cluny.)  
MES CRÉANCIERS, comédie en un acte.  
IRRÉSISTIBLE ! comédie en un acte (Déjazet et Cluny.)  
LES IMPUDENTS, comédie en trois actes.  
DISPARU ! comédie en un acte (Cluny et Château-d'Eau.)  
DEUX SAUVETEURS, comédie en un acte (Beaumarchais.)  
LA DOT, comédie en un acte (Déjazet.)  
DÉNOUEMENT NATURE, comédie en un acte.  
POUR LE BON MOTIF, comédie en un acte.  
LE CHAPERON, comédie en trois actes (Déjazet.)



*Aux héroïques Boers!*

EDMOND DUESBERG

Dr. W. J. LEYDS  
Frankenlag 337  
COPENHAGEN.

LA

# JUSTICIÈRE

PIÈCE EN UN ACTE



PARIS

BARBRÉ, ÉDITEUR

12, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12

—  
1899

Tous droits réservés

## PERSONNAGES

---

### *Distribution*

ALVAREZ (60 ans) . . . . .  
DEL RIO (27 ans) . . . . .  
JOSÉ (8 ans). . . . .  
MIGUEL (7 ans). . . . .  
MENDOZA (55 ans) . . . . .  
FLORA (10 ans) . . . . .

---

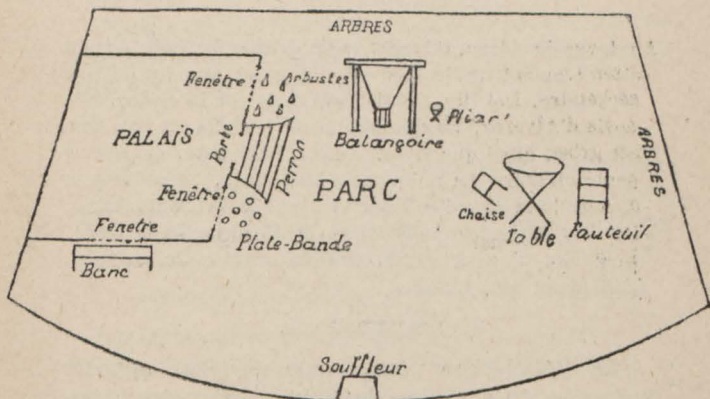
De nos jours, dans l'Amérique du Sud.

---

Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur. — Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. — Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

---

# LA JUSTICIÈRE



Un parc avec de grands arbres au fond et à droite. — A gauche, entre le premier et le deuxième plan, un palais tapissé de plantes grimpantes. A la façade qui est de biais, deux fenêtres entre lesquelles se trouve une porte. On y accède par un perron en fer à cheval. A gauche du perron, une plate-bande avec des fleurs ; à droite, quelques arbustes. Fenêtre, face au public. Dessous, un banc. Au deuxième plan, au fond, une balançoire d'enfant. A côté, à droite, un pliant. Au premier plan, sur la droite, une table de jardin. A gauche de celle-ci, lui faisant à peu près face, une chaise. De l'autre côté, face au public, un fauteuil d'osier. Sur la table, un portefeuille, des notes et des dépêches diplomatiques.

## SCÈNE PREMIÈRE

DEL RIO, ALVAREZ.

Au lever du rideau, Alvarez, assis dans le fauteuil, écoute attentivement la lecture d'un rapport que lui fait son secrétaire, Del Rio. Celui-ci est assis sur la chaise, vis-à-vis d'Alvarez. Le ministre porte toute la barbe. Elle est grise, ainsi que ses cheveux. Redingote, cravate et pantalon noirs. La redingote, boutonnée, laisse voir le devant de la chemise. Rosette bleue à la boutonnière. Del Rio porte des moustaches. Il est en jaquette noire. Pantalon et gilet clairs. Grande cravate de couleur. Tous deux sont nu-tête.

DEL RIO, lisant.

« La République péraguienne ne peut opposer aux forces du royaume de Valdorado, notre chère patrie, qu'environ cinquante mille hommes. »

ALVAREZ, l'interrompant et avec satisfaction.

Cinquante mille ! nous n'en ferons qu'une bouchée. Continuez, Del Rio.

DEL RIO, lisant.

« Leur ignorance de la discipline est complète, et leurs chefs... »

ALVAREZ.

Il suffit ! (Del Rio dépose le rapport sur la table.) Ce rapport de notre agent est très étudié. (Il met la main sur le rapport.) Vous lui adresserez mes félicitations.



DEL RIO.

Bien, Monsieur le Ministre. (Prenant quelques papiers.) Voici d'autres documents sur les milices de la République.

ALVAREZ.

Inutile de m'en donner connaissance. (Lui tendant une dépêche.) Relisez-moi la fin de cette dépêche de son Président.

DEL RIO.

« Nous vous avons tout donné. A présent, vous exigez le sacrifice de notre indépendance. C'est trop ! (Alvarez donne des signes d'impatience.) Mieux vaut la mort que l'esclavage ! »

ALVAREZ, frappant sur la table et se levant.

Décidément, ce peuple mérite d'être châtié !

Il passe à gauche\*.

DEL RIO, timidement, en se levant.

Alors... c'est la guerre ?

Deux heures sonnent à une horloge dans le lointain.

ALVAREZ, tirant sa montre.

Dans une heure, je vais demander au Parlement les crédits dont j'ai besoin pour commencer les hostilités.

DEL RIO.

N'oubliez pas que l'Europe est favorable aux Péraguiens.

\* Alvarez, Del Rio.

ALVAREZ.

Nous jetterons un os à ronger aux grandes puissances, afin de les empêcher d'aboyer.

DEL RIO, souriant.

Peut-être montreront-elles quand même les dents, car vous convoitez un gros morceau.

ALVAREZ.

L'Europe est trop divisée pour s'immiscer dans les affaires de l'Amérique du Sud. Est-elle intervenue, lorsque nos voisins nous ont attaqués ?

DEL RIO.

Non, elle est restée neutre dans le conflit.

ALVAREZ.

Jusqu'au jour où nous sommes sortis vainqueurs de la lutte inégale que nous avons à soutenir contre les Ségalais. (Avec ironie.) On nous a prodigué les sympathies, quand tout danger était passé.

Il cueille une fleur dans la plate-bande, à gauche,  
et la flaire.

DEL RIO.

Notre rôle est moins beau que l'année dernière.

ALVAREZ, se tournant vers lui.

Pourquoi ?

DEL RIO.

Parce que nous sommes les agresseurs.

ALVAREZ, ricanant en allant à lui.

Ah! ah! ah! (Il met la main sur son épaule.) Mon pauvre Del Rio, que vous êtes jeune! Sachez qu'en politique toute mauvaise cause est juste, à condition de réussir.

DEL RIO.

Certes, tout est là. Cependant certains peuples protesteront au nom de l'humanité.

ALVAREZ.

L'humanité! Mais elle est toujours avec le plus fort. (Avec énergie.) On la mène avec le fer et avec le knout. Qu'au lendemain de la victoire, une seule nation ose élever la voix, et je l'écraserai à son tour comme j'écrase cette fleur sous ma botte!

Il jette la fleur à terre et met le pied dessus.

DEL RIO.

Si faibles que soient les Péraguïens, ils sont d'une rare bravoure et nous tueront beaucoup de soldats.

ALVAREZ, tranquillement, en s'asseyant sur le banc.

Que voulez-vous? On ne fait pas la guerre sans sacrifices.

DEL RIO

Ne serait-il pas plus sage de l'éviter?

ALVAREZ, avec irritation.

C'est à moi que vous dites cela? Allons, venez ici! (D'un ton radouci.) Il faut que je vous parle non

comme au secrétaire, mais comme au confident de toutes mes pensées.

DEL RIO, en s'asseyant à ses côtés.

Mon dévouement vous est tout acquis.

ALVAREZ, baissant un peu la voix.

Sans doute, il nous serait facile d'arracher encore maintes concessions aux Péraguiens, mais moi qui dirige les destinées du pays, je ne le veux pas.

DEL RIO.

Ah!

ALVAREZ.

Non, parce que je convoite autre chose. (Il tire de sa poche une carte de géographie et l'étale sur ses genoux.) Voyez-vous ces points rouges ?

DEL RIO.

Il y en a des quantités.

ALVAREZ.

Eh bien ! ce sont autant de mines d'or dont notre patrie s'emparera, afin de devenir la maîtresse du monde.

Il replie la carte.

DEL RIO, avec admiration.

Vous êtes un grand homme !

ALVAREZ, se levant et passant à droite\*.

On le reconnaîtra plus tard. En attendant, je passerais pour un voleur, si je ne savais pas farder la vérité.

\* Del Rio, Alvarez.



DEL RIO.

Comment cela ?

ALVAREZ.

Il me faut un prétexte pour déclarer la guerre. Parbleu ! c'est bien simple. Les Péraguais oppriment nos compatriotes établis chez eux.

DEL RIO, continuant.

Ils refusent de leur accorder tous droits politiques.

ALVAREZ, continuant.

Dieu lui-même ne supporterait pas une pareille iniquité. (Changeant de ton.) Avez-vous remarqué, mon cher Del Rio, combien le secours de Dieu est précieux, quand toute bonne raison fait défaut ? Dieu le veut ! Et l'on pille ici, l'on massacre par là, pour le plus grand bien de la sainte religion.

DEL RIO, souriant.

Ah ! oui, le Dieu que nous prions est fait à notre image.

ALVAREZ.

La fin justifie les moyens. Quand nous aurons dépouillé nos ennemis des richesses qui leur sont inutiles, tous nos gens de finances se rueront à la curée. « Tenez, Messieurs, voilà de l'or ! Gorgez-vous-en ! » Le bruit qu'ils feront en se gavant jusque là, empêchera d'entendre les cris d'agonie de la République expirante.

DEL RIO.

*Væ victis!* (Avec un peu de mélancolie.) Les Péraguiens subiront l'éternelle loi.

ALVAREZ.

Quant à moi, je récolterai ce que j'aurai semé. Du sang versé sortira pour notre patrie une moisson qui fera envie à tous les larrons de la terre. En présence du résultat, on ne fera plus le compte de nos morts. Dans tout le royaume, je serai l'idole de la foule, son dieu, son sauveur, et partout on m'élèvera des statues devant lesquelles se prosterneront les générations futures.

DEL RIO, faisant sa cour.

Ce ne sera que justice.

On entend pousser à gauche de joyeux cris d'enfants.

ALVAREZ, remontant un peu.

Je vois venir les deux enfants de mon fils. (La figure transformée.) Ce sont les rayons de joie de ma vie agitée.

DEL RIO.

Je me retire. (S'inclinant.) Monsieur le Ministre.

Il gravit les marches du perron, en regardant les enfants qui paraissent, et sort par la porte du palais.

## SCÈNE II

FLORA, JOSÉ, ALVAREZ.

Flora et José, sans chapeau, entrent en courant par la gauche, deuxième plan. Tous deux sont en costume clair et ont les jambes nues. Leurs cheveux tombent en boucles sur la nuque.

JOSÉ, à Flora, en riant.

Je serai au but avant toi.

FLORA, tâchant d'arriver avant lui près de la table.

Non, non, tu verras.

ALVAREZ, au-dessus de la table, leur tendant les bras.

Le but, le voilà !

JOSÉ ET FLORA, ensemble, en se jetant dans ses bras \*.

Bonjour, grand-père !

ALVAREZ, les embrassant sur les cheveux, à tour de rôle.

Bonjour, mes chéris, bonjour.

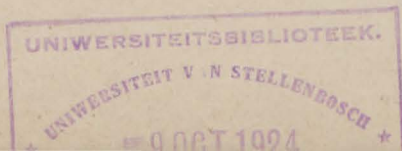
FLORA.

Tu es si grand ! Nous n'arrivons pas à t'embrasser.

ALVAREZ, souriant.

Ah ! la câline ! (Flora remonte vivement chercher le

\* José, Alvarez, Flora.



pliant. Pendant ce temps-là, Alvarez soulève José et descend au milieu de la scène, en le portant sur son bras gauche.) Dites-moi, mon beau José, (Gravement, pour rire.) avons-nous été sage, ce matin ?

JOSÉ, passant sa main sur la joue d'Alvarez.

Très sage.

ALVAREZ.

Oh ! oh !

FLORA, descendant avec le pliant.

Il a donné sa bourse à des prisonniers.

ALVAREZ, fronçant les sourcils.

Des...? (Sérieux.) Contez-moi cela.

Il s'assied sur le pliant, en tenant José assis sur sa jambe gauche. Flora se tient debout à sa droite, à demi tournée vers lui.

JOSÉ, vivement.

Voilà. Nous étions allés nous promener...

FLORA, l'interrompant.

Sur la grand' place.

JOSÉ, continuant.

Alors, maman nous dit... (Embarrassé.) nous dit...

ALVAREZ, avec indulgence.

Quoi ?

Il lui prend la main.

FLORA, impatientée.

Ce n'est pas ça ! (A Alvarez.) Veux-tu que je raconte, moi ?



ALVAREZ.

Volontiers.

FLORA, à José qui veut parler, en lui mettant la main sur la bouche.

Chut ! (Gravement.) Eh bien ! nous avons vu beaucoup de monde... (Cherchant ses mots.) Alors...

ALVAREZ.

Alors ?

JOSÉ, vivement.

A moi ! On regardait passer des prisonniers.

FLORA.

Des soldats sé...

Elle hésite.

ALVAREZ.

Ségalais ?

FLORA.

C'est ça ! Ils étaient pâles... pâles... et tristes !

JOSÉ.

Oui, grand-père. (Avec émotion.) Y en avait qui pleuraient.

FLORA.

Quand j'ai vu cela, j'ai pleuré aussi. (Elle essuie une larme.) Alors, un des malheureux m'a pris la main et il a dit : « Comme elle ressemble à ma fille ! »

ALVAREZ, sévèrement.

Le capitaine de l'escorte l'a laissé faire ?

JOSÉ.

Oh ! non, il s'est mis en colère. (D'un air crâne.)  
Mais moi, je lui ai porté tout mon argent et j'ai crié  
bien fort ; « C'est pour leur acheter des bonbons. »

ALVAREZ, mettant José à terre.

On n'a pas idée de ça ! (Il se lève et passe à gauche \*.  
Aux enfants qui se regardent interdits.) Personne n'a  
protesté ?

FLORA, ne comprenant pas.

Pro... ?

ALVAREZ.

Enfin, n'a-t-on rien dit ?

FLORA.

Si ! On disait comme ça : « Ce sont les petits-en-  
fants du ministre Alvarez. »

ALVAREZ, se croisant les bras.

Votre mère est donc folle de ne pas empêcher vos  
sottises ?

JOSÉ.

Elle a bon cœur, maman.

FLORA.

Comme toi. A notre place, tu aurais eu pitié des  
prisonniers.

ALVAREZ, mettant le pied sur la première marche  
pour s'en aller.

Taisez-vous !

\* Alvarez, Flora, José.

FLORA, bas, à José, en reportant avec lui le pliant au fond.

Il est bien fâché !

ALVAREZ, se ravisant, à lui-même.

Non. (D'un ton radouci, en allant à eux.) Allons, promettez-moi de ne plus recommencer.

JOSÉ et FLORA.

Pourquoi ?

ALVAREZ.

Parce que vous avez mal fait.

FLORA.

Mais puisqu'ils étaient malheureux, grand-père.

ALVAREZ.

Ecoutez, mes enfants, il y a des choses que vous ne pouvez pas comprendre. Plus tard, quand vous serez grands...

JOSÉ.

Nous serons méchants ?

ALVAREZ, d'un ton brusque.

Qui vous parle de cela ?

Il passe près de la table et range quelques papiers.

FLORA, bas, à José.

Attends ! (En allant vers la plate-bande sur la pointe des pieds.) N'dis rien.

\* Flora, José, Alvarez.

JOSÉ, bas.

Non, non.

FLORA, bas, en lui apportant une fleur qu'elle a cueilli e.

Donne-la, toi.

JOSÉ, timidement, en tirant Alvarez par le pan  
de sa redingote.

Grand-père?

ALVAREZ, se retournant.

Eh bien !

JOSÉ, lui présentant la fleur.

Faut plus être fâché. Nous l'aimons bien.

Alvarez prend la fleur, la regarde un instant d'un air  
touché, puis la met à sa boutonnière.

FLORA, qui est passée derrière José et Alvarez, d'un ton  
câlin, en montrant sa tête à la gauche du ministre\*.

Mieux que les pauvres soldats !

ALVAREZ, d'une voix douce, en mettant les mains  
sur l'épaule des deux enfants.

Là là, n'en parlons plus et amusons-nous.

FLORA et JOSÉ, battant des mains et sautant.

Oui ! oui !

FLORA.

A quoi que nous jouerons aujourd'hui ?

\* José, Alvarez, Flora.



ALVAREZ.

A cache-cache.

FLORA, joyeusement.

C'est ça ! C'est ça !

JOSÉ, qui est allé se cacher derrière les arbustes, à gauche.

Coucou, bon papa !

ALVAREZ.

Non, cachez-vous dans le parc, et je vous chercherai.

FLORA, allant à lui.

Mais tu ne tricheras pas ?

JOSÉ, se montrant.

Tu regarderas pas où que nous nous cachons ?

ALVAREZ.

Je mets la main sur mes yeux.

José remonte un peu.

FLORA, faisant tourner Alvarez sur lui-même.

Où est-il José ?

ALVAREZ, soulevant Flora et l'embrassant.

Le voilà.

JOSÉ et FLORA, riant.

Ah ! ah ! ah !

ALVAREZ, mettant Flora à terre et frappant dans ses mains pour les faire partir.

Et maintenant, sauvez-vous !

FLORA, en remontant.

A cinq, tu pourras regarder.

ALVAREZ.

Entendu.

Il a tiré son mouchoir de sa poche et, souriant, le tient devant ses yeux, face au public. Jeu de scène. Les deux enfants se rejoignent au fond. Rapidement, ils se disent par gestes de quel côté chacun doit aller, puis s'en vont en marchant sur la pointe du pied et en comptant.

JOSÉ et FLORA, comptant ensemble.

Un, deux, trois, quatre, cinq.

José disparaît à gauche, deuxième plan, et Flora à droite, même plan.

## SCÈNE I

ALVAREZ, puis DEL RIO.

ALVAREZ, seul, ôtant son mouchoir.

Cinq!

JOSÉ ET FLORA, dans le lointain.

Coucou!

ALVAREZ, remontant.

Où sont-ils ? (Il regarde vers la gauche.) Où sont-ils ?

DEL RIO, paraissant sur la porte du palais, son chapeau haute forme à la main \*.

Monsieur le Ministre ?

ALVAREZ, à lui-même, en mettant la main au-dessus de ses yeux et en regardant vers la droite.

Pas le plus petit bout de nez rose !

DEL RIO, qui est descendu sur le perron.

Pardon, Monsieur le Ministre.

ALVAREZ, d'une voix dure, en se retournant.

Qu'y a-t-il ?

DEL RIO, descendant l'escalier.

C'est de la part du roi.

ALVAREZ, descendant en scène.

Parlez !

DEL RIO.

Sa Majesté désire vous voir, avant que vous ne vous rendiez au Parlement.

ALVAREZ, avec hauteur.

Que le roi prie dans sa chapelle et me laisse agir !

DEL RIO, embarrassé.

Mais...

ALVAREZ.

Avouez-le ! Sa Majesté prétend mettre obstacle à mes projets.

\* Del Rio, Alvarez.

DEL RIO.

Du tout. Elle a seulement... quelques scrupules.

ALVAREZ, ricanant.

Eh bien ! Elle se confessera... après la guerre !  
Il gagne l'extrême droite avec agitation.

DEL RIO.

Voilà un message bien embarrassant.

ALVAREZ, faisant un geste d'impatience.

Allons, il sera dit que je n'aurai pas l'instant de repos accordé au plus infime de mes laquais !

Il fait un pas vers la gauche.

FLORA et JOSÉ, ensemble, dans le lointain.

Coucou ! Coucou !

ALVAREZ, changeant aussitôt de figure et de ton.

Ah ! (Il remonte et, tourné vers la gauche, dit en élevant la voix :) Attendez-moi, mes enfants, je reviens... (Il redescend en leur envoyant un baiser.) je reviens. (A lui-même en gravissant les marches du perron.) Il faut que je les embrasse avant de faire mon discours. Cela me portera bonheur.

DEL RIO, qui est remonté et qui a ouvert la porte, côté droit.

Monsieur le Ministre.

Il s'incline et s'efface pour laisser passer Alvarez. Au moment où il le suit, arrivent par la droite, premier plan, Mendoza et Miguel.



## SCÈNE IV

MENDOZA, MIGUEL.

Mendoza est en grand deuil. Son long voile est rejeté en arrière. Figure très expressive, ravagée par la douleur. Cheveux blancs. Elle tient par la main le petit Miguel dont le visage sombre fait contraste avec la mine rieuse et insouciant des petits-enfants d'Alvarez. Lui aussi est entièrement vêtu de noir. Culotte courte avec de grands bas. Cheveux courts. Petit chapeau rond en paille noire.

MENDOZA, très fiévreuse.

Viens, Miguel, viens !

Elle l'amène de force.

MIGUEL, résistant et avec terreur.

Retournons, grand'mère, retournons.

MENDOZA, d'un ton décidé.

Non, non ! (A elle-même, les yeux étincelants.) Enfin, voilà son palais.

Elle lâche Miguel et gagne un peu la gauche.

MIGUEL, au milieu de la scène, tremblant.

J'ai peur.

MENDOZA, avec douceur, en revenant à lui.

De quoi, mon chéri ?

MIGUEL.

Tu sais bien... du méchant homme.

MENDOZA.

Mais Alvarez n'est pas méchant.

MIGUEL.

Oh ! que si !... (Avec des larmes dans la voix.) Il a fait mourir papa et grand-père.

MENDOZA, lui essuyant les yeux avec son mouchoir.

Ne crois pas ça. (Avec douleur.) Ils ont succombé... pour la patrie. (Mettant un genou en terre et serrant Miguel dans ses bras.) Glorieusement !

Elle éclate en sanglots sur l'épaule de l'enfant.

MIGUEL, passant sa petite main sur la figure de Mendoza.

Retournons, grand'mère, retournons !

MENDOZA, se relevant.

Oui, cela vaut mieux.

Elle lui prend la main.

MIGUEL, l'entraînant.

Viens !

MENDOZA, tournant la tête vers le palais.

Oh ! non ! Ce serait trop lâche !

Elle quitte Miguel et revient en scène.

MIGUEL, allant à elle.

Alors, tu ne viens plus ?

MENDOZA, avec énergie.

Je dois remplir une mission !

MIGUEL.

Une quoi que tu dis ?

MENDOZA, à elle-même, regardant le palais et prise d'épouvante.

Oh ! s'il allait refuser !... (Mettant la main sur son cœur.) Ja... jamais je n'aurai le courage de... (Elle se laisse tomber sur la chaise et se cache la figure dans les mains en pleurant, les coudes appuyés sur la table.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

MIGUEL, mettant un genou sur le fauteuil, en face de Mendoza, et s'accoudant aussi sur la table.

Bonne maman !... (Il essaie d'écarter ses mains.) Ici, tu pleures (Sans faire la liaison.) encore plus que chez nous.

MENDOZA, prenant la tête de Miguel entre ses mains et le dévorant de baisers.

Oh ! je t'adore ! je t'adore !...

Accourt Flora par la droite, deuxième plan.

## SCÈNE V

LES MÊMES, FLORA, puis JOSÉ\*.

FLORA.

Eh bien ! grand-père !... (Poussant un cri en apercevant Mendoza.) Ah !

MENDOZA, saisie, se levant.

Tiens !

\* Mendoza, Flora, au-dessus, Miguel.

FLORA, gagnant le fond gauche, en appelant \*.

José ! José !

Miguel vient se réfugier craintivement près de Mendoza.

MENDOZA, avec douceur, à Flora.

Ne vous en allez pas, ma mignonne !

JOSÉ, accourant par la gauche, deuxième plan\*\*.

Attrape, grand-père !

FLORA, à mi-voix.

Il est parti.

Elle lui montre Mendoza et Miguel.

JOSÉ, un peu inquiet.

Ah !...

Il fait un pas pour s'en aller.

MENDOZA, remontant un peu avec Miguel.

Ne craignez rien. J'aime bien les enfants. Miguel, donne la main à cette gentille demoiselle et à ce beau petit garçon.

Elle le fait passer à gauche\*\*\*.

MIGUEL, farouche.

Non.

Il leur tourne le dos et se blottit contre Mendoza. José grimpe debout sur la balançoire.

FLORA, s'avançant.

Tu ne veux pas me donner la main ?

\* Flora, Mendoza, Miguel.

\*\* José, Flora, au fond, Mendoza, Miguel.

\*\*\* José, Flora, Miguel, Mendoza.



MIGUEL.

Non.

MENDOZA, le quittant.

Oh ! que c'est vilain !

FLORA, allant à José.

Descends, José.

JOSÉ.

Pourquoi ?

FLORA.

Faut faire place à c'petit. Il va jouer avec nous.

MIGUEL, volontaire.

Moi, je veux m'en aller !

MENDOZA, mettant la main sur l'épaule de Miguel et passant à sa droite, derrière lui \*.

Tout à l'heure. Comment vous appelle-t-on, mes enfants ?

FLORA.

Flora, madame.

JOSÉ, assis, en se balançant.

Moi, José.

MENDOZA.

De jolis noms. (Miguel, intéressé par la balançoire, se penche un peu pour regarder.) Avez-vous encore votre père ?

FLORA.

Il est colonel de la garde royale.

\* José, Flora, Mendoza, Miguel.

MENDOZA.

Oh! oh!

JOSÉ, fièrement.

Et il a un grand sabre!

FLORA.

Grand-père, lui, est ministre.

MENDOZA.

Ministre!

FLORA.

C'est Alvarez de Neyra.

MENDOZA, troublée, faisant un pas vers eux.

Vous êtes les petits-enfants d'Al... ?

JOSÉ, qui est descendu de la balançoire.

Bien sûr.

MENDOZA, respirant fortement.

Ah!

FLORA.

Tous les jours, à c't'heure-ci, nous venons jouer avec lui.

MENDOZA, surprise.

Vous l'aimez donc?

JOSÉ.

Beaucoup.

Il gagne la plate-bande et appelle Miguel de la main pour lui faire voir les fleurs. Miguel s'obstine à refuser en agitant la tête.

FLORA.

Il est si bon !

MENDOZA.

Vraiment ! (Avec angoisse.) L'avez-vous déjà vu aujourd'hui ?

FLORA.

Oui.

MENDOZA, découragée.

Alors, il ne reviendra plus ?

FLORA.

Nous ne savons pas.

JOSÉ, avec joie, en montant le perron quatre à quatre.

Ah ! je l'entends ! je l'entends !

Pendant ce qui suit, il entr'ouvre la porte et passe deux ou trois fois sa tête à l'intérieur du palais.

FLORA.

Moi aussi.

Elle saute de joie.

MENDOZA, comprimant son cœur avec ses mains.

Oh !

MIGUEL, avec inquiétude, la tirant par sa robe.

Partons, grand'mère !

MENDOZA, se faisant violence.

Il faut que je reste. (Allant à Flora et lui prenant les mains.) Mon enfant, vous qui êtes si belle, prenez-moi sous votre protection... (Faiblement.) Tâchez qu'il ne me chasse pas !

FLORA.

Oh ! il ne vous chassera pas, puisque vous avez un petit garçon.

Elle passe près de Miguel et lui prend la main \*.

JOSÉ, criant en battant des mains.

Le voilà ! le voilà !

Paraît Alvarez sur le seuil.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ALVAREZ \*\*.

ALVAREZ, prenant José par l'oreille et ne voyant pas Mendoza qui s'incline.

Ah ! ah ! mon bonhomme, on m'attendait avec impatience ?

JOSÉ.

Oh ! oui.

ALVAREZ.

Et Flora ?

FLORA, riant.

Me voici.

Mendoza fait signe à Miguel de se découvrir. Il ôte son chapeau.

\* José, Mendoza, Flora, Miguel.

\*\* Alvarez, José, Mendoza, Flora, Miguel.



ALVAREZ, avec humeur, en descendant le perron.

Avec une étrangère !

Il donne la main à José qui le suit \*. Mendoza s'incline de nouveau profondément.

FLORA.

Gronde pas ! Elle nous amène un camarade.

Elle lui montre Miguel.

ALVAREZ, haussant les épaules.

Ah ! (Hautain.) Que demandez-vous, madame ?

MENDOZA, humblement.

Un instant d'audience, Monsieur le Ministre.

ALVAREZ.

Ici, je ne suis plus un homme d'Etat, je ne suis qu'un simple grand-père.

MENDOZA.

Justement, c'est lui que la grand'mère d'un orphelin (Elle désigne Miguel.) vient implorer.

ALVAREZ.

Encore des sollicitations ! (Remontant.) Je ne veux rien entendre !

MIGUEL, avec effroi, à Mendoza.

Tu vois bien qu'il est méchant !

FLORA, allant à Alvarez\*\*.

Ne fais pas ta grosse voix ! Ce p'tit te prend pour Croquemitaine.

Elle le ramène en scène, en le tenant par la main gauche.

\* José, Alvarez, Mendoza, Flora, Miguel.

\*\* José, Alvarez, Flora, Mendoza, Miguel.

JOSÉ, à Miguel, en riant.

Il n'te mangera pas. (Il prend l'autre main d'Alvarez.)  
Tiens, je n'ai pas peur, moi.

ALVAREZ, désarmé, leur montrant un doigt.

Ah ! les démons ! (A Mendoza.) Demain, madame,  
je vous recevrai au Ministère.

MENDOZA.

Ce que j'ai à vous dire est très pressé.

ALVAREZ, tirant sa montre.

Impossible ! Dans quelques minutes, je dois être  
au Parlement pour une séance décisive.

MENDOZA, à part, en s'essuyant les yeux.

Décisive !

FLORA, émue.

Elle pleure ! Ecoute-la ! (Vivement, en remontant.)  
Oui, oui, oui !

JOSÉ, remontant aussi.

Allons jouer au ballon.

Il ramasse un ballon au pied des arbustes.

FLORA, faisant signe à Miguel de venir.

Viens !

MENDOZA, remontant un peu avec Miguel.

Va, mon mignon !

Elle le pousse vers Flora, tandis qu'Alvarez gagne la droite  
et met quelques documents dans le portefeuille\*.

\* José, Flora, Miguel, Mendoza, Alvarez.

MIGUEL.

Je ne veux pas te quitter.

Il remet son chapeau.

FLORA, qui a pris le ballon des mains de José,  
le donnant à Miguel.

Tiens, jette-le fort!

MIGUEL, lançant le ballon vers la gauche, deuxième  
plan.

Là!

JOSÉ ET FLORA, ensemble, en courant après le ballon.

C'est à moi!... C'est à moi!

Ils disparaissent, suivis de Miguel qui s'en va à contre-  
cœur et qui se retourne vers Mendoza.

## SCÈNE VII

MENDOZA, ALVAREZ.

ALVAREZ.

Je vous autorise à parler. (Il s'assied dans le fau-  
teuil. Mendoza redescend.) D'abord, qui êtes-vous?

MENDOZA.

Mon nom vous est bien connu. Je m'appelle Men-  
doza.

ALVAREZ, surpris.

Mendoza ! Mais c'est le nom d'un héros. C'est lui qui défendit seul le défilé d'Arnez contre un bataillon ennemi.

MENDOZA.

C'était mon mari.

ALVAREZ, avec respect.

Veillez vous asseoir, madame. (Il lui montre la chaise. Elle remercie de la tête et s'assied.) Un autre Mendoza s'est distingué dans la dernière guerre et a versé son sang pour la patrie.

MENDOZA.

C'était mon fils.

ALVAREZ.

Et vous ne le disiez pas ! (Il se lève et prend sa main.) Permettez-moi, madame, de prendre la main d'une femme qui porte un nom deux fois illustre.

MENDOZA, s'inclinant légèrement.

Merci.

ALVAREZ, se rasseyant.

En quoi puis-je vous être utile ? Vous êtes, sans doute, seule au monde ?

MENDOZA.

Non, j'ai le petit-fils que vous venez de voir, et il me reste un fils.



ALVAREZ.

Est-il sous les drapeaux?

MENDOZA.

Oui.

ALVAREZ.

Eh bien ! lui aussi sera digne des Mendoza.

MENDOZA, solennellement.

Peut-être !

ALVAREZ.

Expliquez-vous.

MENDOZA.

Quoi qu'il dût m'en coûter, si notre pays était de nouveau menacé par l'envahisseur, mon dernier fils ferait son devoir comme le firent son père et son frère aîné.

ALVAREZ.,

Bien ! Mais si nous devenions les agresseurs ?

MENDOZA, avec force.

Oh ! alors, je ne le donnerais pas à la patrie ! Je le garderais pour moi !

ALVAREZ, pesant ses mots.

Et s'il était obligé de marcher ?

MENDOZA.

Je l'obligerais à désertier.

ALVAREZ, fronçant les sourcils.

Ce serait grave !

MENDOZA, changeant de ton.

Heureusement, pareille chose n'arrivera jamais. (Vivement.) N'est-ce pas, Monsieur le Ministre, que vous ne songez pas à troubler la paix ?

ALVAREZ, tirant de nouveau sa montre et regardant l'heure.

Il le faut bien.

Il se lève.

MENDOZA, se levant aussi et avec une vive émotion.

C'est donc vrai ! Vous allez déclarer la guerre aux Péraguiens ?

ALVAREZ, en passant à gauche \*.

Aujourd'hui même.

MENDOZA.

Y pensez-vous ? La conquête d'un peuple est une chose odieuse et qui révolte l'humanité.

ALVAREZ.

Madame ! vous oubliez à qui vous parlez. Est-ce que le plus jeune de vos fils serait un lâche ?

MENDOZA.

Un lâche, mon Alberto ! Oh ! non ! c'est précisément parce qu'il est brave que je tremble pour lui.

ALVAREZ.

Inutile de trembler. Nous viendrons facilement à bout de la République péraguienne.

\* Alvarez, Mendoza.

MENDOZA.

Alors, mon fils ne fera pas un métier de soldat, mais de bourreau ? Puisqu'il vous faut des égorgeurs, pourquoi n'allez-vous pas les chercher aux abattoirs ?

ALVAREZ.

Insolente ! Il paraît que les intérêts des Péraguïens vous tiennent bien à cœur.

MENDOZA.

J'ai vécu quelque temps chez eux, et j'ai appris à les connaître. Ce sont des paysans à l'âme chevaleresque.

ALVAREZ.

Ce sont des brutes !

MENDOZA.

Des brutes ! parce qu'ils ne tendent pas la gorge au couteau et ne se laissent pas tondre comme des moutons.

ALVAREZ, riant d'un mauvais rire.

Ah ! ah ! Vous avez des idées comme on en a (Avec mépris.) dans la vieille Europe. Cependant l'Europe se gardera bien de bouger. Elle assistera en simple spectatrice à l'anéantissement des Péraguïens.

MENDOZA, tristement.

Je ne le sais que trop, vous avez raison. A présent, tous les peuples s'aplatissent devant le plus fort et laissent commettre les plus grands forfaits.

ALVAREZ.

L'exécution d'une race de sauvages n'est pas un forfait.

MENDOZA.

Oh ! les pauvres gens dont le sang va couler à flots. (Avec épouvante.) Il me semble que je vois des monceaux de cadavres, que j'entends comme une longue plainte : celle des mourants et des mères qui, sur les champs de bataille, viennent chercher leurs fils. (Joignant les mains.) Leurs fils!... (Révoltée.) Et dire que des hommes verront massacrer leurs semblables sans crier aux meurtriers : « Assez ! assez ! Au nom de la pitié, prenez leur or, mais laissez-leur la vie ! ».

ALVAREZ, d'un ton menaçant.

Vous avez de la chance de vous appeler Mendoza.

MENDOZA.

Hélas ! ce ne sont pas des mots qu'il faudrait, ce sont des actes.

ALVAREZ, faisant un pas vers elle.

Des actes !

MENDOZA.

Que ne suis-je un homme ! Je m'en irais partout pour proclamer cette vérité nouvelle : « C'est que le conquérant est le pire des criminels et que sa mort empêcherait celle d'hommes généreux et bons qui ne demandent qu'à s'aimer. »

ALVAREZ.

Alors, vous prêcheriez l'assassinat ?



MENDOZA

Dites le châtimeut des monstres ! Lorsque l'un d'eux serait tombé sous le poignard, les autres veraient qu'en éxposant des innocents au trépas, ils s'exposent aussi. Exemple salutaire ! Cela ne serait pas stérile comme les Congrès de la paix où des hypocrites s'embrassent en pensant à s'étouffer.

ALVAREZ.

Vos discours sont ceux d'une folle ou d'une révolutionnaire !

Il passe à droite\*.

MENDOZA.

Ils sont ceux d'une femme qui a beaucoup souffert. Je voudrais empêcher la guerre, la guerre monstrueuse qui moissonne bêtement des pères, des fils et des fiancés pour le bon plaisir de vulgaires ambitieux. (Mouvement d'Alvarez.) Nierez-vous que les peuples sont las de s'entre-tuer ?

ALVAREZ, frappant sur la table.

Plus un mot !

On entend à gauche de joyeux éclats de rire.

MENDOZA.

Entendez-vous ces rires d'enfants ? Ils ne connaissent pas la haine, eux, ni nos préjugés. Leurs yeux ne reflètent que l'amour dont leur cœur est plein.

ALVAREZ.

C'est un heureux âge, mais depuis longtemps il est passé pour nous.

\* Mendoza, Alvarez.

MENDOZA.

Nous sommes si près des enfants, puisque nous sommes des vieillards. Tâchons d'être bons comme eux. (Suppliante.) Grand-père, vous qui les chérissez par-dessus tout, soyez clément ! Renoncez à la guerre et ne me privez pas de mon dernier fils !

ALVAREZ.

Vous avez auprès de vous votre petit-enfant.

MENDOZA.

Mais lui, c'est pour me rappeler le fils qui n'est plus.

Trois heures sonnent au loin.

ALVAREZ.

Finissons-en, madame ! Il est temps que je me rende au Parlement.

MENDOZA, d'un ton amer.

Ah ! oui, pour la séance décisive ! (Avec la dernière énergie.) Eh bien ! votre guerre infâme n'aura pas lieu !

ALVAREZ.

Oh ! oh ! c'est ainsi ! (En se dirigeant vers la gauche.) Je vais vous faire arrêter.

MENDOZA, sur son passage.

Arrêtez-moi donc ! Je ne vous crains plus !

ALVAREZ.

On ne me brave pas impunément.

MENDOZA, marchant sur lui.

Il me reste à vous dire une parole prophétique.  
(Avec un geste impérieux.) Et vous l'écoutez !

ALVAREZ, reculant sous son regard et, saisi, s'asseyant  
malgré lui sur la chaise.

Ah !

MENDOZA.

Demain lancez vos cohortes de valets à la poursuite des Péraguais ; traquez-les comme des fauves ; mettez-vous à dix contre un pour les assommer sans péril ; faites pleuvoir sur eux vos balles, bénies par un archevêque, et, qu'avant de tuer ces malheureux, elles les déchiquent, les rongent, leur infligent des supplices de damnés ; enfin, Monsieur le Ministre, volez, pilliez tout à votre aise ; semez de la mitraille où l'on semait du blé ; triomphez sur un vaste désert où ne resteront que des mines d'or ! Lorsqu'on célébrera vos exploits, lorsque la foule servile vous acclamera, vous n'entendrez qu'une seule voix, celle de vos victimes vous criant : (En le saisissant par le bras.) « Assassin ! Assassin ! »

ALVAREZ, fou de colère.

Tonnerre de Dieu ! (Il la repousse violemment.) Laissez-moi passer !

MENDOZA, le bravant.

Jamais !

ALVAREZ, lui broyant les poignets.

Nous verrons bien !

MENDOZA.

Broyez-moi les poignets, mais vous ne passerez pas !

ALVAREZ.

Non ?... Ah ! la misérable créature !

Il la jette sur le sol et passe à gauche \*.

MENDOZA, haletante.

Ah !... ah !... (Se tordant les mains.) Et maintenant...

ALVAREZ.

Je cours ordonner cette guerre que vous redoutez tant.

MENDOZA, se traînant à ses genoux.

Pitié, monsieur, pitié ! Je n'ai plus qu'un seul fils.

ALVAREZ.

Il ne vous reverra qu'en prison !

Il se dirige vers le perron.

MENDOZA, se relevant.

Alors, rien ne vous émeut ?

ALVAREZ.

Rien !

MENDOZA.

Eh bien !... tu l'auras voulu !...

Elle bondit sur la seconde marche et le frappe à la gorge d'un coup de poignard qu'elle a tiré de son corsage\*\*.

\* Alvarez, Mendoza,

\*\* Mendoza, Alvarez.



ALVAREZ, chancelant.

A moi !... à moi !... (Mendoza, terrifiée de ce qu'elle a fait, laisse tomber le poignard, tandis qu'Alvarez porte la main à sa gorge et recule vers la droite.) Oh !... j'étouffe !... (D'une voix de plus en plus faible, en tombant sur la chaise.) J'étouffe !...

MENDOZA, suivant tous ses mouvements avec épouvante.

Qu'ai-je fait ?...

ALVAREZ, mourant.

Ah !...

Sa tête s'affaisse sur la table.

MENDOZA, prise de remords.

Tué !... (En passant à droite.) Tué par moi !... (Elle relève la tête d'Alvarez et le remet droit sur la chaise. On entend chanter les enfants. Avec un sanglot.) Oh ! ses petits-enfants qu'il aimait tant !... (Elle remonte un peu et regarde vers la gauche. Vivement.) Ils viennent !... (Affolée, en redescendant.) Que faire ?... Ah !... (Elle saisit la dépêche du Président de la République péraguienne dont Del Rio a lu un passage, et la place dans la main d'Alvarez, afin de lui cacher le visage.) Les voici !.. les voici !...

Elle se tient debout devant la table, en s'appuyant de la main droite pour ne pas tomber.

\* Alvarez, Mendoza.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, FLORA, MIGUEL, JOSÉ.

Les enfants arrivent de gauche, deuxième plan, en se tenant par la main et en chantant. Ils descendent vivement par le milieu de la scène, contournent la table et reviennent sur le devant du théâtre, toujours conduits par Flora, Miguel étant placé entre elle et José\*.

LES ENFANTS, chantant.

*Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés ;  
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés !*

MENDOZA, à part, en joignant les mains.

Mon Dieu !

FLORA, en tapotant la joue de Miguel qui sourit.

Tu vois, bon papa, nous sommes devenus d'excellents amis.

JOSÉ, surpris.

Il ne dit rien !

MENDOZA, un doigt sur ses lèvres.

Chut ! il travaille ! (Fiévreusement.) Viens, Miguel !  
(Miguel passe près de Mendoza\*\*.) Viens, vite !  
Elle l'entraîne par la main vers la droite.

\* José, Miguel, Flora, Alvarez, Mendoza.

\*\* José, Flora, Alvarez, Miguel, Mendoza.

FLORA, à Miguel, d'un ton de regret.

Tu reviendras, dis ?

MIGUEL, timidement, en montrant Alvarez.

Oui, s'il le permet.

MENDOZA.

Mais viens donc, malheureux enfant !

Elle prend Miguel dans ses bras et remonte avec lui.

JOSÉ, agitant son mouchoir.

A bientôt !

Mendoza s'enfuit par la droite, deuxième plan, avec Miguel qui, par-dessus l'épaule de sa grand'mère, envoie des baisers à Flora et à José.

FLORA, s'approchant d'Alvarez.

Nous le reverrons. N'est-ce pas, grand-père ?

\* José, Flora, Alvarez.

FIN

*Paris, 24 octobre 1899.*